

Comment abdiquer son humanité

Rhinocéros

Alain-Martin Richard

Number 148 (3), 2013

Hors de Montréal, *point de salut* ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70172ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, A.-M. (2013). Review of [Comment abdiquer son humanité / *Rhinocéros*]. *Jeu*, (148), 31–34.

Rhinocéros

TEXTE EUGÈNE IONESCO / MISE EN SCÈNE ALEXANDRE FECTEAU

SCÉNOGRAPHIE MARIE-RENÉE BOURGET HARVEY / COSTUMES ÉLÈNE PEARSON

ÉCLAIRAGES HUBERT GAGNON / MUSIQUE YVES DUBOIS / MAQUILLAGES ÉLÈNE PEARSON

AVEC MARIE-JOSÉE BASTIEN, NORMAND BISSONNETTE, FRÉDÉRIQUE BRADET, ANNE-MARIE CÔTÉ,

JEAN-MICHEL DÉRY, JONATHAN GAGNON, ISRAËL GAMACHE, NOÉMIE O'FARRELL ET RÉJEAN VALLÉE.

PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT, PRÉSENTÉE AU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC DU 5 AU 30 MARS 2013.

ALAIN-MARTIN
RICHARD

COMMENT ABDIQUER SON HUMANITÉ

« Malheur à celui qui veut conserver son originalité ! » C'est avec ces mots que Bérenger se condamne lui-même à l'isolement et à la solitude avant de décider de prendre son destin en main et de s'écrier : « Je suis le dernier homme ! Je ne capitule pas ! » Ces deux lignes contiennent l'essence de l'histoire, elles viennent annoncer un combat désespéré et pourtant indispensable contre une métamorphose généralisée qui a transformé le peuple des hommes en un troupeau de rhinocéros.

La première de la pièce d'Ionesco a eu lieu en Allemagne en 1959 ; ce n'était pas fortuit. Car l'auteur dénonce justement dans cette pièce affolante le comportement des moutons de Panurge, ce désir irrésistible de se fondre dans la masse, d'abdiquer sa singularité pour devenir un anonyme rhinocéros. Le choix de l'animal pour symboliser la perte de l'humanité en soi est extraordinaire ; animal massif et imposant, qui peut charger, mais qui peut aussi charmer par son étrangeté même. Il y a de la séduction chez cet imposant mammifère, de celle qui peut conquérir les foules. L'allusion au fascisme et plus précisément au nazisme, cette ultime et terrifiante manifestation de l'être unidimensionnel décrié par Habermas et Arendt est sans équivoque. Cette démonstration

par l'absurde est un cri du cœur dans une Europe alors en reconstruction.

Alexandre Fecteau relève avec brio le défi d'une représentation actualisée. Le jeune metteur en scène, qu'on associait jusqu'à maintenant au docu-théâtre, démontre ici tout son talent, son sens du rythme et sa capacité à diriger les comédiens, qui sont tous excellents et parfaitement crédibles, autant comme humains que comme rhinocéros.

De la place publique au gym

La petite place d'une ville européenne décrite par Ionesco est adéquatement remplacée par une structure frontale sur deux niveaux où se déroule l'action : centre commercial, avec ses boutiques et son centre de conditionnement physique, bureaux à l'étage, etc. La transposition dans le monde actuel déplace ainsi les deux personnages principaux de la terrasse du café vers le gym. Cet heureux subterfuge permet d'ouvrir la psychologie de Jean : on le voit en homme de volonté¹,

1. Je ne peux m'empêcher de faire ici un lien avec le film annonceur *Triumph des Willens* (le *Triomphe de la volonté*) de Leni Riefenstahl (1935), où le culte du corps est poussé à l'extrême.

un être déterminé qui sculpte son corps en même temps que son esprit. Jean déteste les faibles, les indécis, les imparfaits. Tout en s'entraînant, il apostrophe son ami, l'invite à plus d'énergie, à plus de détermination. Il le ridiculise même à propos de sa crainte et de son interrogation quant à l'apparition de rhinocéros dans la ville. Dès le départ, la relation entre les deux hommes tient de la confrontation. L'un s'inquiète de cet étrange phénomène que l'autre salue comme un souffle de changement. En minimisant l'impact de cette lente mais irrésistible épidémie dans la ville, il ouvre les portes à la déferlante qui transformera la population en une meute de rhinocéros.

La scénographie et les accessoires reflètent ainsi un monde de consommation où les situations absurdes se bousculent à un rythme croissant. La première attaque de rhinocéros est symbolisée par une corne disposée dans un cube-vitrine qui avale tout ce qui se trouve sur son chemin. Tel un rouleau compresseur, elle écrase au passage les chats égarés. Quelle image percutante ! Qui ose ainsi tuer les petits chats ? gémira sans cesse le propriétaire du félin. Mais le mal est fait : désormais l'épidémie de rhinocérisme devient endémique, et les personnages – la Ménagère, le Logicien, l'Épicière, bref, tous les personnages – rejoignent de plus en plus vite le peuple indifférencié des rhinocéros. Les histoires d'amour, les jeux de pouvoir, les amitiés fragiles, les raisonnements absurdes du Logicien, les petits commerces, les jalousies, tous ces aléas usuels de la vie sont emportés dans le raz-de-marée. Et même madame Bœuf croit reconnaître un appel amoureux dans les barrissements de son mari « rhinocérossifié ».

Plus le troupeau augmente, plus il s'enhardit. Le premier rhinocéros avait soulevé des interrogations, mais les apparitions subséquentes commencent à inquiéter la population, puis, lorsqu'il n'y a presque plus d'humains, les animaux fraîchement convertis envahissent la scène, voire la salle, comme une bruyante troupe portant la corne haute : ils vocifèrent, attaquant les planches sur des fauteuils roulants électriques, traversent la scène sur des Segway avec cris et hurlements de sirènes. Leur apparition terrorise les rares rescapés, mais, comme le pouvoir est contagieux, ils attirent de plus en plus de sympathisants.

Enfermé dans sa chambre, une cage de verre installée au centre de la scène, Bérenger accueille les deux derniers humains : Dudard et Daisy. La cage de verre propose un huis clos à l'écart du bruit de la ville, du piétinement et du barrissement des bêtes. La désertion de Dudard, qui finit par céder à l'appel du troupeau, est quelque temps compensée par l'amour révélé de Daisy pour Bérenger. Mais le désenchantement et surtout la veulerie de Daisy l'emportent finalement au royaume des identiques.

La scène finale de Bérenger, seul dans sa cage de verre, est un plaidoyer pour la différence et la singularité. Même s'il se trouve laid et qu'il est aux limites de l'abandon, il se ressaisit et clame haut et fort : « Contre tout le monde je me défendrai ! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout ! Je ne capitule pas ! »

Cette allégorie du créateur du théâtre de l'absurde, dans la mouture actuelle de Fecteau, ne nous apparaît plus aussi absurde. Les personnages périphériques, grotesques et amplifiés, jonglent avec la comédie, une mauvaise comédie sociale où tout le monde se laisse corrompre. Mais ils sont tout à fait crédibles dans leur rapport au travail, dans leurs relations sociales ; la pièce n'ayant pas pris une ride à cet effet. Le personnage de Jean est particulièrement réussi : impressionnant, Michel Déry parvient par sa conviction à nous rendre sympathique cet obsédé du corps. Bérenger (excellent Israël Gamache) réussit par sa posture physique à faire transiter en lui l'indécision, le doute, l'ouverture d'esprit face à la différence. Mais lorsque cette différence se confond dans la masse anonyme, il trouve en lui l'énergie de la résistance.

Ionesco aujourd'hui

Les questions soulevées par Ionesco ont changé de tonalité aujourd'hui, mais demeurent plus que jamais essentielles. Les nouveaux troupeaux sont désormais des consommateurs frénétiques, des touristes de masse, des foules anonymes. L'absurdité de la pratique corporelle de Jean magnifie le culte du corps. Les cris désespérés de la ménagère pleurant son animal de compagnie renvoient aux innombrables sites Web sur les chats. Le chassé-croisé des dialogues entre, d'une part, le Logicien et le Vieux Monsieur (devenu ici un homme d'entretien avec son chariot) et, d'autre part, Jean et Bérenger constitue une illustration exemplaire du dialogue de sourds entre la population et les politiciens, entre les dirigeants et les dirigés, entre les nations elles-mêmes. Mais l'affirmation ultime de Bérenger ne donne pas plus de réponse aujourd'hui que jadis. Que signifie être humain, de quelle manière peut-on résister ? Les solutions sont sans doute multiples, mais la prémisses reste la même : il faut préserver sa conscience contre les outils de l'aliénation qui modulent les humains vers un modèle unique. Ce ne sont plus les bruits de bottes qui menacent nos sociétés, mais des systèmes beaucoup plus subtils qui complotent pour satisfaire tous nos désirs, en isolant chaque individu dans son *ego* exacerbé. Peut-être que le rhinocéros du XXI^e siècle ressemble plutôt à une sirène, et que son « barrissement » se transforme désormais en des mélodies plus envoûtantes, mais le résultat reste le même. Comme si nous étions « rhinocérossifiés » par le bourdonnement de l'information diluvienne.



Rhinocéros d'Ionesco, mis en scène par Alexandre Fecteau (Théâtre du Trident, 2013). Sur la photo : Israël Gamache (Bérenger) et Jean-Michel Déry (Jean). © Vincent Champoux.



Rhinocéros d'Ionesco, mis en scène par Alexandre Fecteau (Théâtre du Trident, 2013). © Vincent Champoux.

C'est pourquoi même Daisy abandonne Bérenger. Son amour se liquéfie devant l'insurmontable tâche de « sauver le monde ». Elle dénonce l'amour comme étant « ce sentiment morbide, cette faiblesse de l'homme... et de la femme » qui ne peut se comparer « avec l'ardeur, l'énergie extraordinaire que dégagent tous ces êtres qui nous entourent ». La solitude de Bérenger, enfermé dans sa cage de verre, devient alors immense, son dernier levier envolé avec l'abandon de Daisy. On ne sait pas trop de quelle manière il va résister, mais sa conviction est maintenant inébranlable. Il faut trouver en soi sa propre humanité.

Cette production du Trident, sous la gouverne d'Alexandre Fecteau, apporte au drame prémonitoire d'Ionesco une sorte de fraîcheur, un avertissement en forme de sourire. L'aspect grotesque que les costumes insufflent aux personnages met l'accent sur la fable et nous permet une distance salutaire avec le sujet. On rit souvent dans cette pièce que le metteur en scène a su rendre savoureuse, mais dont le thème reste accroché quelque part dans notre conscience. ■